

Un agitateur philosophique en politique ? Considérations sur l'écriture politique de Fichte a partir de sa rencontre avec Machiavel.

Marco Rampazzo Bazzan ¹

Universidade Federal do Espírito Santo (UFES)

marco.bazzan@ufes.br

Résumé : Au fil des années, l'essai sur Machiavel que Fichte publié dans la revue patriotique Vesta en 1807 est devenu une véritable énigme pour les interprètes, non seulement par son contenu, mais surtout par l'importance qui lui a été attribué pour l'évolution de la pensée politique de son auteur. Au cours des cinquante dernières années, la discussion sur ce texte a été monopolisée par la querelle autour de la « machiavélisation » de Fichte. La thèse que nous défendons dans cet article est que l'impact du dialogue que Fichte instaure avec Machiavel se joue moins dans un tournant de sa pensée de Fichte que dans la l'élaboration d'une écriture politique entre 1807 et 1813.

Mots-clés: Fichte. Machiavel. Althusser. Politique.

Um agitador filosófico na política? Considerações sobre a escrita política de Fichte com base em seu encontro com Maquiavel.

Resumo: Ao longo dos anos, o Ensaio sobre Maquiavel escritor que Fichte publicou no jornal patriótico Vesta, em 1807, tornou-se um verdadeiro enigma para os intérpretes, não apenas por causa de seu conteúdo, mas, acima de tudo, por causa da importância que lhe foi atribuída para o desenvolvimento do pensamento político de seu autor. Nos últimos cinquenta anos, a discussão sobre esse texto foi monopolizada pela disputa sobre a "maquiavelização" de Fichte. Nesta contribuição defendemos a tese de que o impacto do diálogo que Fichte instaura com Maquiavel está menos numa virada do pensamento de Fichte do que na dimensão política de sua escrita entre 1807 e 1813.

Palavras-chave: Fichte. Machiavel. Althusser. Política.

A philosophical agitator in politics ? Considerations on Fichte's political writing based on his meeting with Machiavelli.

Abstract: Over the years, the Essay on Machiavelli the Writer that Fichte published in the patriotic journal Vesta in 1807 has become a real enigma for interpreters, not only because of its content, but above all because

¹ É Doutor em Filosofia política e storia del pensiero político pelo Università degli Studi di Padova, Itália. Professor adjunto no Departamento de Filosofia da Universidade Federal do Espírito Santo (UFES). Lattes: <http://lattes.cnpq.br/1141684502513379>. Orcid: <https://orcid.org/0000-0003-1194-8289>

of the importance attributed to it for the development of its author's political thought. For the past fifty years, discussion of this text has been monopolized by the dispute over Fichte's "Machiavellianization." In this contribution we defend the thesis that the impact of the dialogue that Fichte establishes with Machiavelli lies less in a turn in Fichte's thought than in the political dimension of his writing between 1807 and 1813.

Keywords: Fichte. Machiavelli. Althusser. Politics.

Introduction

Au fil des années, l'Essai *Sur Machiavel comme écrivain et passages de ses écrits* que Fichte publié dans la revue patriotique *Vesta* en 1807 est devenu une véritable énigme pour les interprètes, non seulement par son contenu, mais surtout par l'importance qui lui a été attribuée pour l'évolution de la pensée politique de son auteur. Au cours des cinquante dernières années, la discussion sur ce texte a été monopolisée par la querelle autour de la « machiavélisation » de Fichte. Cette controverse trouve son origine dans la présentation que Luc Ferry et Alain Renaut ont rédigée pour l'édition française de 1981.

Par «machiavélisation», les deux chercheurs voulaient attirer l'attention sur une triple évolution qui se serait produite dans les écrits politico-patriotiques de la période allant de 1806 à 1808, depuis les *Dialogues sur le patriotisme et le cosmopolitisme* jusqu'aux *Discours à la nation allemande*. À leurs yeux, cette évolution aurait englobé la défense puis la critique de la Révolution française, le passage d'une anarchie libertaire à une dictature de l'éducation, et enfin le passage d'un « cosmopolitisme fédéraliste à un patriotisme nationaliste » et à « une politique de puissance ». Ainsi, Ferry et Renaut (1981, pp. 12-17) considèrent l'écrit sur Machiavel comme le « texte charnière » d'un tournant décisif de la pensée politique de Fichte.

Cette thèse a fait l'objet de critiques savantes qui en ont largement montré les limites, exagérations et présupposés (Moggach, 1993; Radrizzani, 2006a et 2006b; Vogel, 2014). Désormais, il y a un certain consensus sur le fait que la rencontre avec l'œuvre de Machiavel ait permis à Fichte d'approfondir la dimension politique de sa pensée sans pour autant modifier la structure de son système (Oncina Coves, 2006 ; Rametta 2006 ; Radrizzani, 2015).

Dans cette contribution, nous tâchons de montrer comment le dialogue que Fichte instaure avec Machiavel produit surtout des effets sur son écriture. Ainsi, nous suivons, d'un côté, une indication de Claude Lefort (1972, p. 119) selon laquelle : « chez Fichte, il y a un investissement politique » dans l'œuvre de Machiavel, « non pas l'utilisation sommaire de quelques maximes, mais l'institution d'un dialogue, dont l'effet est d'ériger Machiavel en témoin du temps » ; et, de l'autre, une indication de Rubens Rodrigues Torres Filho (2012, p. 23), selon laquelle : par son essai, Fichte nous livre « un exemple de ce que cela signifie d'écrire sur un auteur politique, c'est-à-dire d'écrire sur la politique et — plus encore — d'écrire politiquement ». Pour ce faire, nous nous appuyons sur

la lecture de Louis Althusser, dans la mesure où il place précisément la dimension politique de l'écriture du *Prince* au cœur de son déchiffrement de l'énigme de Machiavel².

1. Althusser et l'écriture du *Prince*

1.1 l'énigme Machiavel pour Althusser

Ce qui est remarquable dans la lecture passionnée de Machiavel par Louis Althusser, c'est justement la saisie de la dimension politique de l'écriture du *Prince*. Ses projections et tentatives d'identification, parfois vouées à l'échec et menant finalement à l'autodestruction, suivant le refrain du *Tais-toi encore Althusser* (Balibar, 1991, p. 62-71), prennent une tournure tout à fait saisissante avec Machiavel. En cherchant l'insaisissable au cœur de son énigme, Althusser tâche de cerner le caractère vivant à l'œuvre dans la rédaction de l'œuvre machiavélique.

Althusser présente le *Prince* comme un acte politique au sein de la théorie, dont il veut interroger le statut, et dans lequel il discerne les traits fondamentaux d'une véritable philosophie matérialiste à l'œuvre. A ses yeux, Machiavel devient le philosophe matérialiste par excellence dans la mesure où il parvient à en accomplir une tâche essentielle, à savoir penser sous la catégorie conjoncture. Cela ne signifie pas réfléchir sur la conjoncture comme on le ferait sur un objet historique, mais « se soumettre au problème que produit et impose son cas » (Althusser, 1995, p. 60). Aux yeux d'Althusser, cela veut dire, pour Machiavel, penser l'unité politique de l'Italie, à savoir saisir comme problème politique fondamental la constitution de l'Italie en tant qu'État national.

Bien que Machiavel ne formule pas expressément son problème en termes de conjoncture, il serait tout de même le premier à en tenir compte dans la construction de son objet. C'est la conjoncture elle-même qui lui pose, de manière négative, c'est-à-dire objective, le problème central de son essai : celui de l'unité politique italienne. Or, la question de l'unité politique s'est posée ailleurs, notamment en France et en Espagne, où elle a été résolue par la formation de l'État national. Ainsi, la conjoncture détermine la tâche, et la pensée qui s'y développe (le penser dans la conjoncture) doit saisir et combiner les éléments présents et inscrits en elle en tant que rapports de force. La question devient ainsi : « sous quelle forme regrouper toutes les forces positives actuellement disponibles pour atteindre l'objectif politique de l'unité nationale ? » (Althusser, 1995, p. 61). Pour Machiavel, la réponse est le *Prince*.

1.2 La dimension politique du *Prince*

Dans cette caractérisation de l'écriture de Machiavel, Althusser s'appuie explicitement sur l'interprétation d'Antonio Gramsci (1959, p. 182), qui définit le *Prince* comme « un livre vivant où

² Il s'agit d'une reformulation de Bazzan (2012).

l'idéologie politique et la science politique se fondent dans la forme dramatique du mythe». Gramsci suggère de l'étudier « comme une simplification historique du mythe de Sorel », à savoir « ni comme une utopie, ni comme un raisonnement doctrinaire, mais plutôt comme une création de l'imagination effective qui agit sur un peuple dispersé et désintégré afin d'en réveiller et d'en organiser la volonté commune » (Gramsci, 1959, p. 182).

Cette interprétation confère à l'oeuvre une dimension utopique : le prince qui y est présenté n'existe que comme une abstraction doctrinaire, à savoir il ne désigne pas à un individu concret comme agent. Toutefois, cette dimension utopique réside dans la conjonction entre la description des vertus et qualités du prince idéal, et la conclusion du pamphlet, où, selon Gramsci, Machiavel « se fait peuple », ou plus précisément se fond avec le peuple qui appelle le prince nouveau. C'est dans cette mesure que l'on devrait cerner *Le Prince* comme « un manifeste politique ».

Althusser développe de façon critique certains aspects de l'intuition interprétative gramscienne. Il s'attarda tout particulièrement sur deux points : le statut de l'écriture de Machiavel et l'actualisation de sa pratique. Concernant le premier point, Althusser se trouve pleinement d'accord avec Gramsci. Comme ce dernier, il ne souhaite pas non plus faire de Machiavel le fondateur de la science politique moderne, comme s'il avait voulu énoncer une fois pour toutes les lois de la politique (à la manière de Croce). A ses yeux, l'objectif de Machiavel n'est pas non plus de construire un modèle théorique applicable à la constitution d'un nouvel État ou à la légitimation d'un État existant. Le secrétaire florentin ne s'intéresse pas à établir les règles de la science politique dans l'imaginaire, c'est-à-dire dans l'abstraction de la théorie pure. Par ailleurs, ceux qui ont tâché de énoncer ces règles n'y sont pas parvenus. Ils se sont trompés même s'ils ont attribué leur échec à la théorie de Machiavel. En réalité, ils n'ont pas compris que l'intérêt de ce dernier était tout autre. Machiavel adopte le point de vue de « la vérité effective de la chose », qui n'est rien d'autre que le point de vue de la pratique politique. C'est à partir de ce point de vue qu'il analyse les éléments présents dans la conjoncture et les combine par le biais de son écriture. Autrement dit, Machiavel ne pose pas le problème de l'unité nationale comme un problème théorique, mais il l'aborde cela dans une conjoncture singulière comme un problème pratique.

Althusser cerne la dimension politique du *Prince* précisément dans l'ouverture d'un plan nouveau par rapport à la perspective hégémonique de la politique moderne qui instaure un hiatus entre théorie et praxis. Le *Prince* est un acte politique ne posant aucun problème ni n'en proposant aucune solution sur le plan théorique. Ainsi, Machiavelli inscrit un problème politique spécifique dans la théorie, en ayant l'ambition de faire de son ouvrage un élément destiné à jouer un rôle dans la solution de ce problème spécifique. Son objectif est justement de peser sur la conjoncture en

modifiant et en organisant les rapports qui la préparent, pour contribuer à résoudre le problème en question. C'est précisément cette performance qui définit la dimension politique de son écriture.

En ce qui concerne l'actualisation de la pensée de Machiavel, Althusser se confronte avec l'interprétation gramscienne du *Prince* comme manifeste. Si, pour Hegel, Machiavel s'adresse au présent en raison de l'analogie entre la situation de l'Italie à la fin du 15^e siècle et celle de l'Allemagne au tournant entre le 18^e et le 19^e siècles, dans le cas de Gramsci, il s'adresse « au futur ». Le nouveau prince de Machiavel se transforme, selon l'ordre du jour fixé par l'actualité du 20^e siècle, en un prince moderne qui ouvrira le futur. Ce nouveau prince ne serait rien d'autre que le parti révolutionnaire ayant comme tâche celle d'exercer son hégémonie sur les classes ouvrière et paysanne. C'est dans cette mesure que, pour Gramsci, le *Prince* est un manifeste révolutionnaire utopique.

Si la force de sa lecture tient à la saisie de la dimension politique étant au cœur de la rédaction de l'œuvre, Althusser juge néanmoins que l'intuition gramscienne est moins lucide à l'égard du sujet auquel Machiavel s'adresse. Althusser pointe d'abord la limite structurelle de toute interprétation démocratique, dont Rousseau était l'initiateur. S'il est certes vrai que Machiavel se reconnaissait et se positionne du point de vue du peuple, cependant, son destinataire demeurait toujours un prince classique. Puisque les princes existants n'étaient pas à la hauteur de la tâche historique, il s'agit bien sûr de plaider afin qu'un prince nouveau apparaisse. Enfin, le manque d'un destinataire concret (tel que le prolétariat pour *Le Manifeste du Parti Communiste*) empêcherait de cerner le *Prince* comme un manifeste.

1.3 La saisie de l'histoire : la recherche d'un commencement nouveau

C'est à travers le questionnement du statut des thèses sur l'histoire exposées dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live* qu'Althusser met en évidence l'importance du commencement nouveau et l'horizon problématique que cette question ouvre dans la réflexion de Machiavel. Il ne s'agit donc pas seulement d'interroger le statut de Machiavel en tant que théoricien politique, mais aussi celui de théoricien de l'histoire – au moins au sens traditionnel. Plus précisément, Althusser conteste l'existence, chez Machiavel, d'une véritable théorie générale de l'histoire. En interprétant les lois de l'histoire comme des thèses sur l'histoire, il montre leurs contradictions. La première thèse déclare l'immutabilité du cours des choses naturelles et des choses humaines. En interrogeant le statut, Althusser la cerne moins comme une thèse scientifique dans le domaine historique, que comme une thèse philosophique de valeur anthropologique. Sa fonction serait moins de définir l'immutabilité du monde, que de permettre à Machiavel de comparer l'antiquité et la modernité.

En bref, c'est la nature de l'homme qui ne changerait pas au cours de l'histoire. Cette interprétation se justifie par le constant que la deuxième thèse qui, en contredisant explicitement la

première, pose que tout est dans un mouvement perpétuel. Face à cette contradiction entre la première et la deuxième thèse, on pourrait alors considérer la troisième thèse comme une synthèse. Dans les faits, il s'agit d'une reprise de la thèse du cycle de Polybe. Cependant Althusser nous invite à observer comment Machiavel présente ce cycle, en soulignant avant tout le rôle qui joue le hasard dans l'institution de tout gouvernement. Par ce mouvement Machiavel rejette l'anthropologie d'Aristote qui définissait l'homme comme *zoon politikon*, un animal politique, d'un côté ; et il refuse la théorie du contrat social, de l'autre. Sur cette base, Althusser invite ceux qui comprennent ces trois thèses sur l'histoire comme une sorte de conciliation à analyser plus de près la position de Machiavel. Ce dernier considère négativement toute forme de gouvernement appartenant au cycle. Cette considération négative tient au fait que toute forme de gouvernement ne dure pas assez. Leur dégénération et transformation continuelle est inéluctable. Dans cette perspective, elles sont toutes négatives, car leur changement continu de l'une dans l'autre provoque une instabilité perpétuelle du corps politique.

Althusser en conclut que le véritable objectif de Machiavel est de rompre ce cycle. Son intérêt porte sur les formes de gouvernement en général dans la mesure où elles garantissent la durée de l'État. Voici deux points qui, aux yeux d'Althusser, font de Machiavel un philosophe moderne et justifient sa présence transversale et incontournable dans la réflexion politique de la modernité. Son intérêt porte sur l'État et sur sa capacité à durer, donc sur sa stabilité. Machiavel devient ainsi « le théoricien des conditions politiques de la constitution d'un État national [...] le théoricien de la durée de cet État, le théoricien du renforcement et de l'agrandissement de cet État » (Althusser, 1998, p. 317). C'est à partir de ce constat que l'on comprend l'éloge de l'œuvre de Lycurgue, qui a donné à Sparte un système de lois ayant duré huit siècles, et l'importance de la figure du Législateur. Il faut en finir avec les gouvernements qui périssent et se transforment perpétuellement. L'objectif est de passer à une entité, l'État, capable d'assurer une stabilité au corps politique. C'est dans cette perspective que l'histoire millénaire de Rome devient un champ d'étude privilégié pour Machiavel.

1.4 Le vide de la rencontre

Or, le point crucial de la réflexion de Machiavel, l'objet pratique qu'il inscrit dans la théorie, c'est la rencontre entre le sujet ou agent, c'est-à-dire celui qui sera capable de jouer le rôle du prince nouveau, d'un côté, et la fortune de l'autre. La conjoncture appelle une décision d'un sujet apte à la prendre. Ainsi, dans le contexte de la rédaction du *Prince*, « la politique se présente en personne sous la forme de l'absence déterminée » (Althusser, 1995, p. 128). Le lieu géographique et la personne capable de cette rencontre demeurent inconnus. Mais, selon Althusser, il ne faut pas confondre l'anonymat de cette indication avec la généralité d'une théorie comme s'il s'agissait d'une équation valable dans différents contextes. Il faut plutôt comprendre que « la forme abstraite de la théorie est

l'indice et l'effet d'une prise de position politique concrète » (Althusser, 1995, p. 129). Cesare Borgia, loin d'incarner la réalisation de cette rencontre, en témoignerait historiquement la possibilité (Althusser, 1998, p. 315). Il montre, sur le plan de la mémoire de l'époque, qu'il est bien possible qu'un prince nouveau s'impose en Italie, même si l'actualité immédiate ne propose aucun des princes existants comme un candidat crédible. À ce stade, on comprend sous un autre angle ce que signifie penser dans la conjoncture : loin d'être un simple relevé de ses éléments, la conjoncture est « leur système contradictoire », « ce qui pose un objectif politique, une tâche pratique » (Althusser, 1995, p. 60). L'acte politique étant au cœur de la rédaction du *Prince* inscrit la tâche politique dans la théorie, c'est-à-dire dans le vide, dans un lieu qui n'est pas encore donné historiquement. Ainsi formulée, cette tâche prépare sa possibilité au niveau de la conscience populaire. C'est dans cette perspective que Machiavel « se fait peuple » en essayant de devenir la conscience du peuple, qu'il cherche à persuader de l'urgence et de la nécessité d'un commencement nouveau. C'est donc dans ce non-lieu utopique ou imaginaire, dans ce lieu encore indéterminé parce qu'il dépend à la fois de la décision d'un agent d'un côté, et de la formulation de la demande par le peuple de l'autre, que « la rencontre doit se faire précisément dans le vide politique » (Althusser, 1994, p. 560).

2. La dialogue de Fichte avec Machiavel.

2.1 Une réhabilitation politique

L'écrit de Fichte sur Machiavel est divisé en trois parties : une introduction en cinq sections, suivie de traductions de quelques extraits des écrits de Machiavel, accompagnées des réflexions de Fichte sous forme d'ajouts, et enfin une courte conclusion. Fichte résume la biographie et les œuvres de Machiavel ainsi que leur signification. En raison de son étude intense des *Discorsi sulla prima deca di Tito Livio* et des *Istorie fiorentine*, Fichte se concentre particulièrement dans son analyse sur *Il Principe* afin d'éclaircir son lien avec le positionnement politique de Machiavel.

La publication de l'essai dans le premier volume de la revue patriotique *Vesta. Pour les amis de la science et de l'art* (éditée par Ferdinand von Schrötter et Max von Schenkendorf) indique que son auteur ne voulait pas seulement s'adresser à un public académique, mais plutôt à un lectorat plus large. Cette collocation éditorial montre qu'il s'agit moins d'une exégèse académique de la pensée de Machiavel que de sa réhabilitation humaine et scientifique. Cette réhabilitation est politique dans la mesure où est de faire de Machiavel un interlocuteur légitime pour la situation politique de la Prusse en 1807. Après les défaites dévastatrices de Iéna et Auerstedt, l'armée française avait occupé de vastes portions des terres prussiennes. Cette occupation oblige le roi Frédéric-Guillaume III à déplacer son cabinet à Königsberg. Dans ces circonstances, Fichte ne peut prendre son poste de professeur à Erlangen et il décide de se rendre à Königsberg (où il est temporairement nommé professeur). Après

le Traité de Tilsit, Fichte retournera à Berlin, alors encore occupée par les Français. C'est dans la capitale prussienne qu'il rédige ses *discours à la nation allemande*.

Sa décision de se rendre à Koenigsberg en 1807 repose sur le désir d'influencer les décisions politiques du gouvernement et de contribuer au jugement du public allemand sur la situation politique qui menace l'indépendance de la Prusse. Son intention en rédigeant à la fois l'Écrit *sur Machiavel* et les *Discours à la nation allemande* est de dénoncer ce danger qui était ignoré depuis longtemps par le Cabinet du roi et la plupart des savants prussiens. En ce sens, ces écrits peuvent être considérés comme des appels ou des exhortations visant à ouvrir les yeux de ceux qui n'avaient pas cerné la gravité de la menace.

Pour comprendre cette position, il faut rappeler que le traité de Lunéville (9 février 1801) était perçu comme la base d'une période de paix pour l'Europe continentale. L'opinion publique à Berlin s'en satisfaisait, en partie parce que la Prusse semblait être reconnue comme une grande puissance par la France. Les signes de bonne volonté de part et d'autre s'étaient multipliés. Cependant, cela changea avec la campagne d'Austerlitz (1805), lorsque Napoléon ignora la proposition de médiation prussienne entre la France et l'Autriche, bien que la Prusse ait mobilisé son armée pour lui donner du poids.

Par ailleurs, contrairement à beaucoup de ses contemporains, Fichte n'avait jamais eu confiance en Napoléon, qu'il considérait comme un usurpateur des droits prônés par la Révolution française. En même temps, Fichte considérait les ambitions hégémoniques de l'Empereur des Français en Europe continentale comme inévitables, selon le principe de la « monarchie universelle » exposé dans *Les traits fondamentaux de l'époque actuelle* (GA I/8, p. 363). Il était donc conscient du danger que l'Empire des Français représentait pour l'indépendance de la Prusse et des autres principautés allemandes (Silvano 1984).

C'est dans ce contexte que Fichte se tourne vers l'œuvre de Machiavel. L'ensemble de notes manuscrites publiées sous le titre de *Remarques réelles sur Machiavel* (*Real Bemerkungen*) témoignent premièrement de l'intensité de son étude. Les premières pages consistent en des notes sur la vie de Machiavel, basées sur l'introduction du premier volume de l'édition Tanzini (*Opere di Niccolò Machiavelli, 1796-1799*, cf. Cesa 2014). La plus grande partie est constituée d'un résumé des *Istorie florentine*, accompagné par des observations de Fichte. Suivent quatre pages de notes sur les chapitres XIII à XX du Prince et la traduction d'un passage du discours de Niccolò da Uzzano, dans lequel il explore le bras de fer de Machiavel avec Cosme de Médicis. Le manuscrit se termine par un glossaire de termes machiavéliens, où Fichte a noté les mots qu'il ne comprenait pas et quelques indications les concernant tirés de la consultation du dictionnaire italien rédigé par l'Académie de la Crusca.

Suivant les éditeurs de la Gesamtausgabe Fichte rédige les *Real Bemerkungen* peu avant l'écriture de l'essai de 1807. Toutefois elles contiennent des indices montrant que Fichte avait commencé à étudier Machiavel plus tôt. Lors de son séjour à Berlin – au plus tard en 1801 – il avait fait la connaissance d'August Ferdinand Bernhardi et s'était lié d'une amitié durable avec lui. Immanuel Hermann Fichte rapporte que le beau-frère de Ludwig Tieck avait encouragé son père à apprendre les langues romanes pour accéder à la poésie. Fichte s'était consacré à cette étude et avait traduit des poèmes de Camões, Dante et Pétrarque. En outre, il avait pris régulièrement des cours particuliers d'italien avec un professeur de lycée nommé Johann August Zeune, passionné par Machiavel et Montesquieu.

Les *Real Bemerkungen* montrent surtout que Fichte cherchait notamment à comprendre la position de Machiavel vis-à-vis de son propre siècle et qu'il instaure un dialogue avec lui pour penser son propre temps. Pour Fichte, la différence la plus importante par rapport à l'époque de Machiavel réside dans le développement des sciences de l'État, marqué par la division tragique entre la culture et la politique – une division que Rousseau avait déjà soulignée dans son premier Discours. Fichte était convaincu que l'art de gouverner nécessitait une étude approfondie des sciences et des personnes formées à cet effet), de sorte que la profession d'universitaire incluait également l'administration de l'État. Comme l'a remarqué Claudio Cesa, dans la crise de 1807, « ces fonctions incluent également le rôle d'idéologie » (Cesa, 2014, p. 547).

La réhabilitation humaine et scientifique de Machiavel est pourtant à la fois politique et idéologique. Son adversaire est l'anti-machiavélisme défendu par Frédéric le Grand. Frédéric était l'autorité morale et la référence fondamentale pour le roi et les hauts fonctionnaires prussiens. Tous étaient aveuglément enthousiastes et passionnés par la culture française. Leur antimachia lisme les empêche de considérer l'auteur du *Prince* comme un interlocuteur légitime pour affronter la menace incarnée par Napoléon. Dans l'Essai de 1807 les sections sur le républicanisme et le paganisme de Machiavel abordent beaucoup de ces préjugés afin de préparer le cœur de l'essai, visant à clarifier dans quelle mesure la politique de Machiavel pouvait être appliquée à l'époque.

2.2 Machiavel comme exemple et l'actualité de son enseignement

Fichte considère extraordinaire la capacité de Machiavel à fonder toute réflexion sur le point de vue de la vie et de son image, l'histoire. Il est fasciné par la façon dont, d'une part, Machiavel réussit à faire pénétrer son intelligence fine et lucide dans la vie réelle et à l'inscrire dans l'histoire, et, d'autre part, par la façon dont il développe à partir de cette histoire une réflexion sur l'actualité politique. À partir de là, son engagement politique et sa compréhension de son temps et de sa nation

deviennent exemplaires. Ce n'est donc pas le Machiavel historien ou théoricien de la politique qui intéresse Fichte, mais plutôt la façon dont il est capable de penser politiquement son époque.

La découverte et la réhabilitation du Secrétaire florentin sont certainement liées à la similitude entre la situation politique de l'Italie à l'époque de Machiavel et celle des Principautés allemandes à l'époque de Fichte. Dans les deux cas, il y a un morcellement politique interne et une menace d'invasion et d'occupation par une puissance étrangère. Fichte cerne l'analogie et les différences entre les deux contextes. Par cette confrontation, il soutient que certains enseignements de Machiavel ont encore une pertinence pour la Prusse de son époque. Dans le paragraphe intitulé *En quoi la politique de Machiavel est encore applicable aujourd'hui ?*, Fichte affirme que la *Doctrine de la science* est d'accord sur la nécessité de présupposer, pour la fondation et le gouvernement de tout État, « que tous les hommes sont méchants, et que sans aucune exception ils donneront libre cours à leur méchanceté intérieure dès qu'ils trouveront une occasion propice pour cela » (Fichte, 1981, p. 56). Radrizzani (2015) a pertinemment rappelé que ce principe n'est pas nouveau, car il était déjà exposé dans le *Fondement du droit naturel selon les principes de la doctrine de la science*. C'est le principe justifiant et fondant le droit de contrainte.

Cependant cet aspect de l'État est contrebalancé par son devoir de protection vis-à-vis des citoyens. C'est donc sur le présupposé d'une anthropologie négative caractérisant le droit naturel moderne que Machiavel et la doctrine de la science se trouvaient d'accord. Cependant, afin d'éviter tout malentendu, il faut ajouter que la considération de Fichte ne se produit pas au niveau de l'abstraction du droit naturel moderne, mais du point de vue de la pratique politique. Autrement dit, on n'est plus dans l'abstraction de la théorie, mais dans la pratique politique. Ce plan pratique et politique est celui que Fichte appelle en 1794 de historico-philosophique et, en 1813, de *philosophie appliquée*.

Fichte introduit ensuite une distinction entre la situation politique de l'Italie du 16^e et celle des principautés allemandes du 19^e, en se basant sur deux rapports possibles entre le prince et le peuple. Le premier est celui qui caractérise l'Italie de Machiavel, où le peuple n'était pas soumis aux lois. Ainsi leur rapport est celui d'une guerre latente et permanente. Le second est celui de l'époque de Fichte, où les peuples se sont habitués aux lois, et les respectent dans la plupart des cas. Dans ce contexte, les transgressions restent des cas isolés qui peuvent être gérés sans difficulté par l'appareil policier. A cet égard les préceptes et les ruses de Machiavel n'auraient plus aucune valeur pour l'actualité prussienne-allemande.

En revanche, d'autres enseignements de Machiavel n'ont rien perdu de leur pertinence et trouvent encore une application immédiate. C'est le cas des relations entre États, qui sont dominées par une guerre latente et permanente. En bref, la politique étrangère prussienne a encore beaucoup à

apprendre des enseignements de Machiavel (Maeschalck 1996). C'est à ce moment que Fichte s'adresse directement au gouvernement prussien. Ses membres ne devraient pas oublier que l'État voisin est toujours prêt à saisir la moindre occasion pour s'agrandir à leurs dépens. Il ne suffit pas de protéger et défendre les frontières ; il faut en même temps garder les yeux ouverts pour contrer toute influence que autrui pourrait exercer.

Pour cela deux règles de conduite s'imposent : la première est que le prince saisisse toute occasion pour renforcer sa zone d'influence ; la seconde est qu'il ne fasse jamais confiance à la parole donnée par un autre État. Fichte se réfère ici à la doctrine de l'équilibre comme garantie d'un état de paix en Europe, qui règne sur le continent depuis la paix de Westphalie (Picardi, 2003). Il critique surtout le gouvernement, qui s'est laissé tromper par les promesses de Napoléon, préparant ainsi le terrain pour la défaite d'Iéna et d'Auerstaedt (Silvano, 1984). Enfin le gouvernement prussien aurait beaucoup à apprendre en lisant les Discours de Machiavel :

il est impossible qu'une république de peu d'étendue parvienne à demeurer en paix et à jouir de sa liberté ; car si elle respecte le repos de ses voisins, on ne respectera pas le sien ; cette agression lui inspirera bientôt et le désir et la nécessité des conquêtes : d'ailleurs, si elle n'avait pas d'ennemis au dehors, elle en trouverait bientôt dans son sein ; malheur que toutes les grandes cités ne peuvent éviter.». (Machiavel, 1855, II, p. 370).

Les principes de la révolution française, de la liberté et de l'égalité, s'ils sont certainement les principes éternels de tout ordre social conforme à la raison, ne sont pas suffisants pour instituer ni conserver l'État. Pour le conserver, il faut apprendre l'art de gouverner, dont Machiavel était maître. Dans cette perspective, sa lecture donne à Fichte la conscience que l'unité et l'autonomie territoriale sont des préconditions pour l'existence d'État conforme au droit. La règle suprême et la tâche divine de tout gouvernant est le bien-être du peuple : *Salus et deçus populi suprema lex est*. Il n'est pas acceptable qu'un prince ne fasse pas face à ses devoirs suprêmes en raison de ses propres convictions personnelles ou idéologiques. En tant qu'homme de culture Fichte appelle publiquement les gouvernants à une prise de responsabilités vis-à-vis des citoyens.

3. L'impact du dialogue avec Machiavel sur l'écriture de Fichte après 1807

3.1 Ephorat naturel

Ainsi, les réflexions de Fichte concernant les devoirs du prince vis-à-vis des citoyens indiquent ainsi un sens ultérieur et plus profond que l'on peut attribuer à l'impact de sa rencontre avec Machiavel. Suivant l'exemple du secrétaire florentin, Fichte semble vouloir incarner la figure

de l'éphore naturel tel qu'il la théorise à la fin de la *Doctrine du droit* de 1812³. Cette théorisation découle de l'impasse à résoudre la question de la réalisation du droit au sein de la théorie pure du droit. À la fin du cours de 1812, Fichte décrit un cercle entre le gouvernement et le peuple : « tant que le gouvernement n'est pas un bon gouvernement, la majorité sera toujours mauvaise. Les affaires humaines sont ici prisonnières d'un cercle. Une bonne majorité naît d'un bon gouvernement, et non un bon gouvernement d'une bonne majorité » (Fichte, 2005, p. 168). D'emblée, il faut remarquer la critique adressée à la politique de l'époque : ceux qui sont au gouvernement sont mauvais et empêchent le progrès de l'intellect et de la moralité : « La réalisation d'un éphorat comme une institution de la constitution n'est pas faisable parce que les hommes, pris dans leur ensemble, sont beaucoup trop mauvais. » (Fichte, 2005, p. 166). Cette remarque repose sur l'idée partagée à la fin du 18^e siècle que seul le progrès des Lumières peut justifier l'obéissance au pouvoir constitué. La question du despotisme se pose lorsque les gouvernants empêchent le progrès de l'intellect et de la moralité au sein de l'État.

Pour notre propos, il est significatif de noter ce que Fichte dit à propos de l'origine de la souveraineté. Celle-ci n'est pas un objet de recherche théorique (*unerfor schlich*), tant que « par la liberté humaine, on ne peut pas résoudre la tâche de constituer le droit que l'on a reconduit à celle de faire du plus juste le souverain. » (Fichte, 2005, p. 166). Celle-ci devient ainsi la tâche du gouvernement divin du monde. Autrement dit, il est impossible de résoudre le problème de la réalisation du droit sur le plan théorique de la doctrine du droit. Cela ne signifie rien d'autre que l'institution d'un état de droit dépend, en dernière instance, d'une décision et d'une action politique hors loi qui déterminent son instauration. Cette décision se réalise dans le même espace de rencontre entre la fortune et le prince nouveau de Machiavel, selon la vision d'Althusser (1998, p. 316): « C'est le premier moment de l'État, qui est nécessairement le fait d'un seul homme, qui de particulier devient prince, c'est donc si l'on veut, le moment monarchiste ».

Dans la *Doctrine du droit de 1812* Fichte soutient que c'est le meilleur de son époque et de sa nation, c'est-à-dire le possible prince nouveau, qui est le seul capable d'instaurer un État de droit en brisant le cercle vicieux d'une mauvaise majorité et d'un mauvais gouvernement. Cependant, justement c'est hors de loi car il n'existe aucun procédé formel pour assurer cela.

Ce « gouvernement divin du monde » semble indiquer donc le même espace vide dont parle Althusser à propos de la rencontre entre le prince et la fortune. Une fois de plus, « la politique se présente en personne sous la forme de l'absence déterminée » (Althusser, 1995, p. 128). Cette

³ Emprunter cette voie, bien que cela puisse paraître un anachronisme, se justifie par la nécessité de mettre en discussion, jusqu'au bout, la thèse d'une rupture dans l'évolution de la pensée de Fichte, rupture réalisée par l'écrit sur Machiavel, qui désarticulent la politique de la philosophie et relativisent le rôle de la philosophie du droit. Cette référence à la doctrine du droit nous ouvre également à la compréhension de l'histoire dans le système, car elle contient les principes qui seront développés dans le dernier exposé d'histoire, notamment la Doctrine de l'État.

rencontre peut se réaliser n'importe où et n'importe comment, mais la théorie du droit ne peut rien en dire sur le plan théorique.

Ce qui nous intéresse ici, ce sont les réflexions que Fichte (2005, p. 164) livre sur l'Éphorat, à savoir : « La réalisation d'un éphorat comme une institution de la constitution n'est pas faisable parce que les hommes pris dans leur ensemble sont beaucoup trop mauvais ». Pour saisir l'importance de cette remarque, il faut savoir que dans le *Fondement du droit naturel*, Fichte avait présenté l'Éphorat comme « l'élément essentiel de toute constitution ». En 1796 Fichte avait déjà fait allusion à cette dimension méta-juridique en parlant des éphores naturels qui, s'ils appelaient le peuple à la révolution, devraient assumer le risque d'être punis en cas d'échec. Ce genre d'appel peut déclencher l'action du pouvoir constituant, mais au départ, elle peut être jugée et condamnée pour haute trahison par le pouvoir constitué.

En 1812 Fichte soutient tout de même l'existence d'un autre éphorat naturel : « [...] où se développe aussi une réflexion sur le gouvernement et sa conduite : [il se développe aussi] un éphorat qui observe ». Il lui revient la tâche essentielle de l'Éphorat, à savoir « d'avertir les dirigeants, et si ses avertissements sont infructueux, il doit convoquer le peuple » (Fichte, 2005, p. 165). Cet éphorat naturel « se constituerait naturellement à la présence d'un public savant ou qui se forme par lui-même » (Fichte, 2005, p. 165). Nous y insistons parce que cette figure peut nous éclairer sur les interventions politiques de Fichte après la rencontre avec Machiavel, tant dans les *Discours à la Nation allemande* que dans la *Doctrine de l'État*. En bref, lorsqu'il écrit politiquement, Fichte agit idéalement comme membre de ce public qui observe et se forme par lui-même, en assumant ainsi les fonctions d'un éphémère naturel.

3.2 L'appel au peuple allemand de 1808

En 1808, la précipitation de la situation politique en Prusse amène Fichte à prendre la parole et à s'adresser directement à la nation allemande. Si le but de Machiavel était de penser l'unité de l'Italie dans un État national, Fichte se pose le problème de l'unité politique des principautés dans lesquelles sont dispersés les gens germanophones. L'indépendance de la Prusse et des autres principautés est en danger ou définitivement perdue. La conjoncture invite à l'audace et donc à l'action. La conjoncture impose le langage de l'urgence. Par l'écroulement du pouvoir constitué r sous les coups d'une force étrangère peut s'ouvrir un moment constituant.

Il nous revient alors de souligner le parallèle dans la construction du *Prince* de Machiavel et des *Discours à la nation allemande* de Fichte, en particulier la présence d'un appel final, ce qui permettrait à Gramsci de lire ces derniers comme un manifeste utopique révolutionnaire. Dans les extraits traduits qui composent la deuxième partie de l'écrit sur Machiavel, Fichte avait présenté en

premier lieu l'appel de Machiavel. Cependant, dans le dernier Discours, Fichte ne s'adresse plus seulement aux princes comme en 1807 et comme il le fera encore en 1813. Il ne s'adresse pas au prince ou roi, sinon directement à différentes couches de la population pour qu'ils se constituent en communauté de résistance. Mieux encore, tous ceux qui peuvent entendre et comprendre ses *Discours à la nation allemande* sont appelés à se constituer en peuple (Fichte, 1981b, p. 260). Dans cette perspective, on peut soutenir pour les Discours ce que Gramsci avait proposé pour le dernier chapitre du *Prince*. Les *Discours* cherchent à agir sur un peuple dispersé et désintégré afin d'en réveiller et d'en organiser la volonté commune. Mais ce peuple n'existe-t-il donc pas encore ? En réalité, il n'existe que virtuellement on en puissance. Son appel pose dans la conjoncture quelque chose de nouveau, à savoir un horizon éthique définie par la « nation allemande » pour que puissent s'articuler les forces présentes en vue d'un processus constituant. Par ailleurs, à la question portant sur la manière dont toutes les forces disponibles pour ce changement doivent être organisées, il répond différemment de Machiavel : la forme proposée n'est plus le prince, mais la république.

Les Allemands sont invités ainsi à prendre une décision existentielle : celle de se constituer en peuple (Fichte, 1981b, p. 261). Après avoir extrait de l'histoire des traits pour leur donner un passé commun, Fichte attribue à ce peuple qui n'existe pas en tant que tel et qui doit se forger, les caractéristiques morales auxquelles toute l'humanité devrait aspirer selon l'exposé des *Traits fondamentaux de l'époque présente*. Pour saisir la mise en jeu ici on peut rappeler une étude Etienne Balibar (2018) sur la *Forme Nation*. Oú il souligne que toute communauté sociale reproduite par le fonctionnement de ses institutions est toujours imaginaire. Ce caractère imaginaire réside dans la projection de l'existence individuelle dans la trame d'un récit collectif, dans la reconnaissance ou l'identification à un nom commun et dans les traditions vécues comme l'héritage d'un passé millénaire, bien que la temporalité effective soit, dans la plupart des cas, une simple production rhétorique ou idéologique plus ou moins récente. Cela implique que les communautés existent dans la mesure où leur caractère imaginaire produit des effets dans le réel. L'inconscient collectif des communautés nationales, qui s'inscrit dans le réel, n'est rien d'autre que le « peuple » au sens moderne du terme. Autrement dit, l'existence réelle d'un peuple dépend de la création d'une idéologie spécifique. Et le sens à attribuer à l'idéologie suit exactement la définition d'Althusser selon laquelle l'idéologie n'est rien d'autre que la relation imaginaire qu'entretient l'individu avec ses conditions réelles d'existence. Ainsi, la Nation allemande dont parle Fichte n'est rien d'autre que l'imaginaire du peuple allemand en devenir.

3.3 Le Zwingherr de 1813

Face à la déclaration de guerre contre Napoléon qui était en train de mobiliser ses jeunes étudiants, Fichte donne une autre réponse et forge la figure du *Zwingherr*. Ce terme à l'époque obsolète fait sa première apparition dans l'annotation de son *Diarium* datant du 19 avril 1813. Cela advient dans le cadre de réflexions liées à l'antithèse que constitue le droit (liberté et contrainte). Fichte reprend la question abordée à la fin de la *Doctrine du droit* de 1812. La contradiction entre liberté et contrainte trouve sa composition problématique dans la mise en place d'un processus éducatif. Le *Zwingherr* désigne ici un gouvernant ou un roi de fait. Il doit être éducateur au point de devenir superflu en tant que détenteur d'un pouvoir coercitif.

Nous avons vu que, en 1812, la tâche consistant à choisir comme roi l'homme le plus juste de son temps et de sa nation s'était révélée insoluble sur le plan théorique. Cela parce qu'il n'existe aucun dispositif formel ou qui puisse garantir que cela se produira. C'était la raison pour laquelle la solution de la question tenait au gouvernement divin du monde. Tout autre est la perspective de la philosophie appliquée où il s'agit de « considérer la loi juridique non pas comme posant un état existant, donc de façon simplement théorique, mais de façon pratique, comme un commandement moral s'adressant à tous, comme ce que nous devons tous concevoir d'abord, pour ensuite le promouvoir chacun pour sa part » (Fichte, 2006, p. 80).

Or, dans les pages du *Diarium* Fichte affirme qu'il ne s'agit plus, comme en 1812, de répondre immédiatement à la question de savoir qui est le meilleur pour gouverner. Dans le domaine de la philosophie appliquée, il faut tenir compte du contexte historique, de la conjoncture. La question devient alors : Qui, dans ces circonstances, est le *Zwingherr*, le prince selon le droit ? Fichte aborde cette question en lisant *Zwei Wörter über die Entstehung und Bestimmung der Deutschen Legion* d'Ernst Moritz Arndt. Ainsi il réfléchit sur la mobilisation idéologique en commentant le passage où Arndt qualifie Napoléon de tyran. C'est justement ici que Fichte écrit pour la première fois *Zwingherr* ce qu'on l'a traduit en français par « despote ». par là Fichte semble indiquer une personne capable de prendre une telle décision souveraine, qui n'aurait pas fait encore son entrée sur le terrain de l'actualité politique. Fichte souligne que est *Zwingherr zum Recht* « en vue du droit ». C'est lui qui est appelé à transformer les constitutions provisoires (*Notverfassungen*), c'est-à-dire les constitutions existantes qui ne sont que des proto-constitutions pour le règne de raison (*Vernunft Reich*). L'indication « en vue du droit » limite son arbitre, l'absoluité de son pouvoir. Cette figure se présente comme l'agent politique qui doit pratiquer l'art de gouvernement comme elle était exposée dans *l'État commercial fermé*, c'est-à-dire comme la médiation entre l'État donné et l'État de raison. Ce qui nous permet de saisir la doctrine du droit comme une élaboration théorique qui fixe l'horizon éthico-politique pour la politique occupant le domaine de la philosophie du droit.

Cependant le concept a priori de droit sert ici de critère pour guider à la fois l'action des individus et le jugement de l'action politique du roi de Prusse. Fichte évalue les dernières dispositions de Frédéric-Guillaume III. Pour Fichte, les Prussiens et les Allemands ne doivent pas obéir aveuglément au roi, comme le suggère la ferveur patriotique. À ses yeux, s'engager dans une guerre simplement pour restaurer l'ordre ancien n'aurait aucun sens. La légitimité du mandat du roi (ou le devoir d'obéissance des citoyens) doit être liée à l'instauration d'un ordre nouveau.

C'est sur la base des annotations dans le *Diarium* que l'on peut comprendre alors la digression pertinente qui concerne directement et constitue le sujet de la conférence « Sur le concept d'une guerre véritable ». Fichte (2006, p. 89) la présente comme « un des rares cas, peu souvent rencontrés, où la science et le gouvernement arrivent à se mettre d'accord. ». Fichte se réfère maintenant à l'édit du 21 avril 1813 concernant la milice populaire, qui attirera l'attention de Carl Schmitt dans sa généalogie de la figure du partisan. Schmitt (1963, pp. 41-43) souligne que ce serait la première fois qu'un roi s'adresse directement à son peuple. Chaque citoyen était appelé à résister à l'envahisseur avec n'importe quel type d'arme, à ne lui obéir en aucune circonstance et à s'organiser de manière autonome. Si Schmitt y voit un changement de nature de la guerre, Fichte y voit plutôt un processus constituant potentiel vers la fondation d'un nouvel ordre, c'est-à-dire d'un État non plus au service des grands propriétaires terriens mais du peuple luttant pour la liberté. L'engagement dans la guerre bâtit de nouveaux droits. En résumé, pour que la guerre de libération soit juste et véritable, elle doit être une guerre pour le progrès de l'éducation et du développement.

Voici le critère pour guider à la fois l'action des individus et le jugement de l'action politique du roi de Prusse. Fichte évalue alors les dernières dispositions de Frédéric-Guillaume justes, c'est-à-dire propres à réaliser la libération et donc la pleine indépendance, mais cela ne signifie pas que les sujets ou les citoyens doivent obéir aveuglément au monarque. Pour que la guerre de libération soit véritable, elle doit être une guerre pour le progrès de l'éducation et du développement. L'éducation à la liberté constitue l'orientation fondamentale du *Zwingherr* : guider la légion allemande et établir la germanité n'est rien d'autre que former la nation encore absente, sur la base du concept de droit déduit de la *Doctrine du droit*. Le *Zwingherr* sera celui qui accomplira cette mission. En même temps dans le cas spécifique c'est seulement Frédéric-Guillaume III qui peut l'accomplir parce que c'était lui, par son appel au peuple, qui a ouvert la voie au processus constituant.

Le *Zwingherr* définit pourtant une mission temporaire pour le roi prussien et n'est valable qu'au sein de cette conjoncture spécifique. Il est clair que Napoléon est ici bien plus qu'un simple adversaire. Incarnant la nouvelle forme de despotisme, il représente le véritable contre-modèle du *Zwingherr zur Deutschheit*. La constitution de l'Empire français a montré les limites du simple respect formel des droits de l'homme, ouvrant la voie à une usurpation autoritaire encore plus grave que celle

de l'Ancien Régime. Pour remplir sa mission historique, pour devenir le Zwingherr, le roi prussien devrait donc faire le chemin à l'envers : premièrement, conjurer la réalisation de la monarchie universelle napoléonienne et puis abdiquer pour laisser le peuple allemand se constituer en république (Bazzan, 2017).

Conclusions

Dans les deux cas examinés, le plan du monde « n'existe que pour être pensé par l'homme et réalisé par lui » (Fichte, 1981b, p. 275). L'idée doit se manifester sous une forme concrète et réalisable (*Gesicht*). Par le fait de représenter la possibilité concrète d'un état meilleur des choses, elle impulse l'action ayant pour but sa réalisation. C'est dans cette optique que le règne de la raison prend les traits de la République des Allemands. Par ses interventions, Fichte se positionne dans ce possible passage entre la perte de l'indépendance et la possibilité d'un nouveau commencement. Ses interventions se justifient par la perception de l'ouverture d'un espace constituant (Negri, 1997, p. 192), et c'est seulement dans cette perspective que sa parole aspire à devenir constituante (cf. Goddard, 1994, p. 175).

Cependant, la réalisation de cette vision, de cette possibilité historique, de cette tâche politique, dépend de la conviction et de l'engagement de ceux qui sont capables d'y voir leur propre accomplissement ou la condition pour devenir vraiment eux-mêmes (Balibar, 1991, p. 152). Par ce biais, la question politique de l'indépendance prussienne s'inscrit comme telle dans la théorie en politisant l'écriture de Fichte. Si, et éventuellement où, la rencontre entre la volonté des gens qui se reconnaissent dans ce peuple imaginé comme nation allemande et la fortune aura lieu, reste insondable pour toute théorie. Cependant, ainsi, l'appropriation et l'intégration des enseignements de Machiavel deviennent pleinement manifestes dans l'écriture politique fichtéenne. Contrairement à Althusser, Fichte n'aurait pas souhaité être perçu comme un agitateur politique en philosophie, mais par la rédaction des *Discours à la nation allemande* et de la *Doctrine de l'État*, il peut certainement passer à l'histoire comme un agitateur philosophique en politique.

Références

ALTHUSSER, Louis. Le courant souterrain du matérialisme de la rencontre. In: Id. **Écrits philosophiques et politiques**. T. I. Textes réunis et présentés par François Matheron, Paris: Stock/Imec, 1994, pp. 539-579.

ALTHUSSER, Louis. Machiavel et nous. In: Id. **Écrits philosophiques et politiques**. T. II. Textes réunis et présentés par François Matheron, Paris: Stock/Imec, 1995, p. 39-168.

ALTHUSSER, Louis. **Solitude de Machiavel et autres textes**. Paris: PUF, 1998. BALIBAR, Étienne. **Ecrits sur Althusser**. Paris: La Découverte, 1991, pp. 59-89.

BALIBAR, Etienne. **La crainte des masses**. Paris : Galilée, 1997.

BALIBAR, Etienne. La forme nation : histoire et idéologie. In : Id. WALLERSTEIN, Maurice. **Race, Nation, Classe. Les identités ambiguës** [1977]. Paris : La Découverte, 2018 pp. 117-143.

BAZZAN, Marco Rampazzo. Unter der Konjunktur denken. Fichtes Auseinandersetzung mit Machiavel. Fichte-Studien, n. 40, pp. 87-107, 2012.

BAZZAN, Marco Rampazzo. La genesi dello Zwingherr dalla penna di Fichte. **Filosofia Politica**, Bologna, 1, pp. 123-142, 2017.

BAZZAN, Marco Rampazzo. Unter der Konjunktur zu denken. Fichte Auseinandersetzung mit Machiavelli. In: **Fichte-Studien** 41/2012: 87-107, 2012.

CESA, Claudio. Fichte, Johann Gottlieb. In: **Enciclopedia machiavelliana. I.Vol.** Roma : Istituto della Enciclopedia Italiana, 2014, pp. 546-550.

FERRY, Luc; RENAUT, Alain. Présentation. In: FICHTE, Johann Gottlieb. **Machiavel et autres écrits philosophiques de 1806-1807**. Paris: Payot, 1981a, pp. 7-35.

FRIEDRICH DER GROSSE. Anti-Machiavel ou Essai de Critique sur le Prince de Machiavel. Haagen : Vandehoeck, 1740.

FICHTE, Johann Gottlieb. **Fondement du droit naturel selon les principes de la doctrine de la science**. Traduit par Alain Renaut. Paris: PUF, 1984.

FICHTE, Johann Gottlieb. **Discours à la Nation allemande**. Traduit par Alain Renaut. Paris : Aubier, 1981b.

FICHTE, Johann Gottlieb. **La doctrine du droit 1812**. Traduit par Anne Gahier et Isabelle Thomas-Fogiel. Paris : Cerf, 2005.

FICHTE, Johann Gottlieb. **La Doctrine de l'État**. Traduit par Goddard et al. Paris : Vrin, 2006.

FICHTE, Johann Gottlieb. **Gesamtausgabe der Bayerischen Akademie der Wissenschaften**. Herausgegeben von Erich Fuchs et al. Stuttgart/Bad Cannstatt : Frommann-Holzboog, 1962-2012 (=GA).

GODDARD, Jean-Christophe. La résistance au pouvoir dans la pensée de Fichte. In: Id. ;

MABILLE, Bernard. **Le Pouvoir**. Paris : Vrin, 1994 p.163-177.

GRAMSCI, Antonio. **Oeuvres choisies**. Traduction par Gilbert Moget, Armand Monjo. Paris : Editions sociales, 1959.

LAUTH, Reinhardt. Philosophie und Geschichtsbestimmung. In : Id. **Vernünftige Durchdringung der Wirklichkeit: Fichte und sein Umkreis**. Neuried : Ars una, 1994, pp. 421-445.

LEFORT, Claude. **Le travail de l'œuvre : Machiavel**. Paris, Gallimard.

- MOGGACH, Douglas. Fichte's engagement with Machiavelli. In: **History of Political Thought** 14 (4), pp. 573-589, 1993.
- MACHIAVEL, Nicoló. **Œuvres politiques**. Traduit par Jean Vincent Périès. Paris : Charpentier, 1855.
- NEGRI, Antonio. **Le pouvoir constituant. Essai sur les alternatives de la modernité**. Paris : PUF, 1992.
- ONCINA COVES, Faustino De l'antimachiévelisme de Kant au machiavélisme de Fichte. In : Radrizzani, Ives (éd.). **Fichte lecteur de Machiavel. Un nouveau Prince contre l'occupation napoléonienne**. Bâle : Schwabe, 2006, pp. 26-54
- PHILONENKO, Alexis. Le problème de la guerre et le machiavélisme chez Fichte. In: *ID. Essais sur la philosophie de la guerre*. Paris: Vrin, 1976, pp 43-53.
- PICARDI, Roberta. L'idea di equilibrio di potenza in Fichte. In: **Il pensiero politico** 36, PP. 48-82, 2003.
- RADRIZZANI, Ives. Fichtes «Eingreifen ins Rad der Zeit». Gibt es eine «Machiavellisierung» des Politischen beim späten Fichte. In : VON MANZ, Hans-Georg ; ZÖLLER, G. **Fichtes praktische Philosophie – Eine systematische Einführung**. Hildesheim : Olms, 2006, pp. 155-173.
- RADRIZZANI Ives. Comment Fichte lit Machiavel. In: **Etica & Politica / Ethics & Politics** XVII, 3 : 47-57, 2015.
- RAMETTA, Gaetano. Vérité et politique dans la pensée de Fichte lecteur de Machiavel. In: RADRIZZANI, Ives. **Fichte lecteur de Machiavel. Un nouveau Prince contre l'occupation napoléonienne**. Bâle : Schwabe, 2006, pp. 86-97.
- RENAUT, Alain. **Le système du droit. Philosophie et droit dans la pensée de Fichte**. Paris: PUF, 1986.
- SCHMITT, Carl. **Die Theorie des Partisanen**. Berlin : Düncker&Humboldt, 1963.
- SILVANO, Giovanni. Fichte e Machiavelli nella Prussia napoleonica. In: *Critica storica* 24: 177-195, 1984.
- TORRES Filho, Rubens Rodrigues. Apresentação. In: Fichte, Johann Gottlieb. O pensamento político de Maquiavel. São Paulo : Hedra, 2012, pp. 9-14.
- VOGEL, Jean. **La reinvention de la theorie politique par fichte : De Kant à Machiavel** Bruxelles : Editions de l'Université Livre de Bruxelles, 2014.

Recebido: 30/07/24

Aprovado : 03/09/24